

Röheim démontre la permanence fondamentale des processus œdipiens. Il en vient aussi à défendre la profonde unité du genre humain, derrière les différences et les spécificités.

Pierre TAP

II. — LITTÉRATURE FRANÇAISE

Pierre-Marcel ADÉMA. — *Guillaume Apollinaire, La Table ronde* (« Vies perpendiculaires »), 1968.

Me réservant d'en rendre compte longuement dans *Guillaume Apollinaire* 8, je voudrais seulement signaler ici que cet ouvrage n'est pas une simple réédition du *Guillaume Apollinaire le mal-aimé* paru en 1952. Pierre-Marcel Adéma a entièrement refondu et mis à jour sa biographie; il l'a augmentée de nombreux documents inédits, notamment lettres et photographies. C'est un livre indispensable pour tous ceux qui étudient le poète d'*Alcools* et de *Calligrammes*.

Michel DÉCAUDIN

III. — LANGUE D'OC

Un livre italien sur notre langue d'Oc

Il y a plusieurs années nous avons éprouvé la nécessité de dresser, à l'usage des Italiens, un panorama des études provençales et languedociennes modernes que nous publiâmes en deux longs articles parus dans une revue spécialisée, « *Cultura neolatina* », que dirige M. Aurelio Roncaglia, professeur de philologie romane à l'Université de Rome. Nous savions en effet, que, presque à l'avant-garde en ce qui concerne la poésie — surtout lyrique — des Troubadours, la culture italienne était à peu près absente des études concernant le développement postérieur de la langue d'Oc, (depuis l'Institution des « Jeux floraux » jusqu'à Goudouli et à Bellaud de la Bellaudière), et même, hélas, en ce qui concerne la renaissance provençale, avant et après Mistral. C'est pourquoi nous avons souhaité que notre mise au point pût éveiller en quelque sorte, l'intérêt de nos compatriotes à cet égard.

Bien que ne citant pas et n'utilisant pas nos articles, une jeune savante italienne, M^{lle} Garavini, vient de réaliser en grande partie ce que nous souhaitions, en publiant un excellent livre (*) qui,

(*) Fausta Garavini, *L'Empèri dou Soulèu. La ragione dialettale nella Francia d'Oc*. Milano-Napoli, Ricciardi ed., 1967.

empruntant son titre à une formule célèbre, présente un état détaillé des questions concernant la langue d'Oc. A vrai dire, il n'y est pas seulement fait état de la langue, à proprement parler, mais aussi de toute la civilisation correspondante car sont en effet bien connus les liens qui rattachent une langue (et son expression artistique) à la société qui l'emploie, fait particulièrement notable dans le cas d'une renaissance qui a si souvent avoué un but de contribution à la sauvegarde du folklore, des mœurs et des coutumes de la douce terre de Provence. En l'occurrence, M^{lle} Garavini ne craint pas non plus d'empiéter sur les aspects plus spécialement philologiques ou même politiques d'une question aussi complexe.

Il nous est difficile de résumer en quelques lignes l'itinéraire minutieux et précis, suivi par l'auteur. Quand nous aurons dit qu'après deux chapitres d'introduction, (pp. 1-14) *Una porta di servizio* et (pp. 15-64) *Tradizione provenzale (e provinciale)*, d'excellentes parties de l'ouvrage sont consacrées à l'art et à l'œuvre culturelle de Mistral (pp. 65-108), à l'œuvre et à la littérature du Félibrige (pp. 109-150), aux exigences et aux débats de l'art et de la culture postérieure (pp. 151-200) et quand nous aurons fait état des fort belles mises au point sur la question de la langue (pp. 201-226) et sur « *Provenza e Occitania* » qui clôturent avec un épilogue le livre, nous n'aurons donné de celui-ci, hélas, qu'une idée bien superficielle. Mais à tous ceux qui voudront parcourir ces chapitres, il apparaîtra clairement que l'auteur a vraiment su respirer l'air de ce beau pays, pénétrer les opinions — souvent opposées entre elles ou contradictoires en elles-mêmes — qui se perpétuent depuis Mistral, Aubanel, Roumanille, Jasmin. Avant et après la célèbre réunion de Font-Segugne, toute une histoire se déroule à nos yeux et l'on constate avec le plus grand plaisir que l'Auteur a su puiser aux sources des grandes œuvres (ce qui est le cas, par exemple, de l'excellent et très dense chapitre sur Mistral), mais aussi à celles des revues et des anthologies du passé. Un passé récent et pourtant souvent oublié malgré les efforts conjugués des Universités d'Aix ou de Toulouse, de l'I.E.O. ou du Centre qui a son siège en Avignon au Palais du Roure. Il nous sied en effet, en qualité d'étrangers épris de toute une Civilisation, de fondre les opinions souvent discordantes, en demeurant quelque peu au-dessus d'une mêlée regrettable par plusieurs aspects mais féconde par beaucoup d'autres.

Certes, tout ce qu'écrit M^{lle} Garavini n'est pas, à nos yeux, exempt de toute critique : du point de vue fondamental, il nous paraît que son plus grand préjugé a été celui de vouloir considérer la langue d'Oc comme une espèce de dialecte, en l'englobant plus ou moins dans les défauts et les caractères de toute littérature dialectale. M^{lle} Garavini sait bien que le Félibrige a essayé de détacher la langue d'Oc de ce caractère qu'elle avait eu pendant des siècles, mais elle paraît ne pas accorder un grand crédit à ce fait ni à ces résultats. Pour elle, il s'est désormais creusé un fossé entre la vieille langue des Troubadours et l'actuel parler et si l'on veut aller plus avant dans le détail, nous paraît également discutable l'appui qu'elle accorde à la revalorisation de la croisade

albigeoise et à la thèse qui l'exclut de toute culpabilité dans la décadence du Midi. C'est là thèse à la mode, avec ou sans Belperron, mais on a tout à fait le droit de se méfier de ces prétendues justifications, de ces « superamenti », comme se plaisent à dire les Italiens, et nous craignons que là-bas on ne nous pardonne pas ce retour à une thèse que l'on considère comme périmée. Il y a par contre bien des passages du livre où nous sommes tout à fait d'accord avec M^{lle} Garavini : par exemple, dans l'excellente identification de la réelle différence qui existe entre la thèse provençale et la thèse occitane. L'Auteur a su ici toucher la plaie du dolgi et c'est bien pour ne pas choquer les uns ou les autres que nous évitons de souligner nous-même ces points litigieux. Nous ne pouvons cependant pas, à notre risque, nous empêcher de nous demander pourquoi les provençalistes s'alarment tant au simple nom d'Occitanie ! Ne pourrait-on pas nous mettre tous d'accord en constatant — suivant ici la thèse proposée par M. l'Abbé Salvat — que l'Occitanie (Catalogne comprise) est une région et une langue, une entité, dont le Languedoc (et le languedocien), la Provence (et le provençal) font également partie ? Il est plus malaisé de résoudre l'insoluble question de la langue au sein même de la Provence : ni les mistraliens ni les antimistraliens n'y parviendront jamais, et c'est ici — hélas — que la thèse dialectale de M^{lle} Garavini trouve son meilleur appui.

Par ailleurs, nous osons exprimer le regret que l'Auteur — à quelques exceptions près — n'ait pas pris plus fermement parti. En effet, de même que son livre est plutôt un ensemble d'essais — bien construit —, de même sa thèse est plutôt une simple revue énumérative des différentes positions — ce qui ne veut pas dire pour autant que ce travail ne soit remarquable d'intelligence. Nous ne savons pas si c'est l'aspect fragmentaire du livre qui a influencé cette excessive impartialité ou si c'est le contraire, mais certes, du point de vue structural, nous aurions souhaité une bien plus grande unité et il est évident que le fil conducteur aurait gagné à profiter d'une prise de position bien résolument soutenue. Du point de vue formel enfin, l'Auteur nous pardonnera-t-il de prendre la liberté de déplorer que son langage soit trop souvent bien compliqué et amphigourique ? M^{lle} Garavini nous paraît à cet égard, plutôt victime d'une mode et d'une tradition que de son propre chef ; on s'aperçoit bien, en effet, que son style devient parfaitement clair et élégant lorsqu'elle se laisse aller à la simple expression spontanée de sa sincérité.

Nous espérons que le lecteur voudra bien excuser ces quelques propos rédigés au fil de la plume qui ne doivent en aucune façon l'inciter à oublier que le livre dont nous venons de parler est, nous y insistons, un travail des plus sérieux et des plus utiles. Très soigné et très documenté — il n'y a que quelques lacunes bibliographiques à déplorer — cet ouvrage rendra les meilleurs services — nous en sommes persuadés —, non seulement à la culture étrangère mais à la culture française elle-même.

En ce pays ensoleillé de Provence où nous écrivons à la hâte ces quelques lignes, ce livre peut éveiller aussi, avec bien des

causes de satisfaction et de réussite, beaucoup d'intérêts nouveaux autour d'un effort qui fut déjà en son temps, européen, et qui peut le redevenir.

Enzo GIUDICI

IV. — LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

SUR, revista bimestral, Buenos Aires, n° spécial (n° 308, 309 & 310 : septembre de 1967 — febrero de 1968), *Letras alemanas contemporáneas*, 414 p., avec un index des noms propres.

Intéressant effort pour révéler au public hispanique les écrivains allemands postérieurs à la guerre de 1939-1945 : Adorno, Andersch, E. Augustin, Ingeborg Bachmann, Becker, Bender, Bienek, Bobrowsky, Böll, Borchers, Braun, Buch, Canetti, Celan, H. von Cramer, Domin, Eich, Elsner, Enzensberger, Federspiel, Fried, Fries, Frisch, W. H. Fritz, Fuchs, Gaiser, Grass, Handke, Härtling, Haufs, Heissenbüttel, Herburger, Hildesheimer, W. Höllerer, Huchel, Jancker, Jens, Uwe Johnson, M. L. Kaschnitz, Kluge, B. König, Krowlow, Kunert, Lenz, Lettau, Mayröcker, Meckel, Nossack, Piontek, Reinig, K. Roehler, Nelly Sachs, Schnell, Schnurre, Seuren, Tumlner, Walser, Weiss, Wellershoff, Weyrauch, Ror Wolf et K. A. Wolken. La prose comprend les pp. 1-221; les vers, les pp. 221-405. Il s'agit, la plupart du temps, de contes ou de courts poèmes; la philosophie est étrangement absente (au « pays des penseurs et des poètes »...), les thèmes de la guerre, de la captivité et de l'occupation sont encore fréquents (par exemple, « Les loups reviennent », de Hans Bender, « La comtesse de Silésie » de Gerd Gaiser, ou encore « Olmütz 1942-1945 », poème de Peter Härtling); l'ensemble est plutôt d'inspiration réaliste et pessimiste; toute idée religieuse semble ignorée. Pour les poèmes, le texte allemand est reproduit en face de chaque traduction. On félicitera Victoria Ocampo, directrice de *Sur*, pour cette précieuse et significative anthologie, d'où l'humour n'est jamais absent; on peut seulement regretter qu'il y ait si peu d'auteurs de la République Démocratique Allemande, dans ce recueil.

Alain GUY

Julián MARIAS, *Valle Inclán en El Ruedo ibérico*, Buenos Aires, Ed. Columba, Colección « Esquemas », n° 82, 1967, 64 p. Avec un portrait de l'auteur.

Philosophe renommé et membre de l'Académie Espagnole, l'auteur analyse, selon la méthode ortéguienne du ratiovitalisme, l'apport du cycle de romans que publia, à partir de 1927, Valle Inclán, sous le titre de « *El Ruedo ibérico* » (« L'arène ibérique ») : il s'agit, on le sait, de trois séries (de trois romans, chacune), qui